Musée d'Auterive

Métiers & Traditions

LA GAZETTE

BULLETIN N° 15 **Décembre 2024**

L'édito du Président

Nous sommes heureux et fiers de présenter pour cette fin d'année la 15ème gazette du musée « Métiers et Traditions ».

Nous tenons particulièrement à remercier les élus qui ont mis en œuvre tout leur possible pour nous permettre d'assurer une ouverture du musée l'été dernier. Nous remercions madame Debarge pour sa disponibilité et son amabilité.

Les auteurs de ce bulletin gardent l'espoir toujours renouvelé de rencontrer de plus en plus d'écoliers, de pensionnaires des EPADH, des habitants locaux et des estivants de passage :nous avons accueillis des Américains, des Canadiens, des Britanniques et des Européens mais aussi des compatriotes de toutes les régions.
L'intérêt porté par tous ces visiteurs est un très bel encouragement à continuer, cela grâce à l'investissement de tous nos bénévoles, à la contribution de donateurs et au soutien de notre mairie à conduire des changements tout en restant fidèles aux buts exprimés par nos fondateurs.
Le musée est un passeur de mémoire et nous espérons qu'une expansion verra le jour afin de présenter les trésors qui sont dans nos réserves.

Notre Assemblée Générale aura lieu le 14 décembre prochain, à 10h30, salle du Conseil municipal.
Nous vous souhaitons une très bonne année et vous donnons rendez-vous en début d'année 2025 pour la prochaine gazette.

Jean-Pierre Mons—Président

Le musée est ouvert toute l'année le samedi de 14h30 à 18h.

Sur RDV pour les groupes.

Le jeudi après-midi si vous souhaitez aider à la restauration de nos pièces.

La Gazette est GRATUITE et disponible au musée ainsi qu' à la médiathèque d'Auterive, à la mairie, à l'intercommunalité, à l'office du tourisme et chez certains commerçants.

« Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. »

- Mark Twain

Dans ce numéro

- L'édito du Président
- Le grand bi partie 1 : généralités
- Avant, après : la promenade
- Un outil, une histoire : la pelle/ poêle
- Le logis du ver à soie : la magnanerie
- Parlons patrimoine : la léproserie
- . Ça s'est passé en septembre...

Auterive

CONSEIL DÉPARTEMENTAL HAUTE-GARONNE.FR

COMMUNAUTÉ DE COMMUNES BASSIN AUTERIVAIN Haut-Garonnais

Le grand bi—partie 1 : généralités

Le grand-bi est un type de bicyclette emblématique de la fin du XIXe siècle. Il tire son nom de la taille contrastée de ses deux roues : une grande roue avant, qui servait à propulser l'engin, et une petite roue arrière, utilisée pour le maintien de l'équilibre. Voici un aperçu de son histoire :

Le grand-bi apparaît dans les années 1870 en Angleterre, évoluant à partir des premiers vélocipèdes en bois et métal. Il est attribué à l'ingénieur britannique James Starley, souvent surnommé "le père du vélo moderne". Starley améliore le concept du vélocipède avec une grande roue avant pour accroître la distance parcourue par chaque tour de pédale, permettant des vitesses plus élevées. La roue avant pouvait mesurer jusqu'à 1,5 mètre de diamètre, selon la taille de l'utilisateur. Les pédales étaient fixées directement à l'axe de cette roue, ce qui signifie qu'il n'y avait pas de chaîne comme sur les vélos modernes.

La structure était généralement faite de métal, avec des rayons fins et des pneus en caoutchouc plein. Le poids était relativement faible pour l'époque, mais l'équilibre restait un défi.

Malgré quelques inconvénients et dangers : son Instabilité due à la hauteur de la selle rendait les chutes fréquentes et parfois dangereuses ; son accès difficile car monter ou descendre du grand-bi demandait de l'habileté ; et son inadaptation aux routes pavées ou irrégulières qui en rendaient l'usage inconfortable, le grand-bi devient un symbole de modernité et de vitesse dans les années 1870 et 1880, mais il reste réservé à une élite sociale en raison de son coût élevé et de sa technicité. Les jeunes hommes en quête d'aventure et de sensations fortes l'adoptent particulièrement.

Dans les années 1890, le grand-bi est progressivement remplacé par les bicyclettes à chaîne avec des roues de taille égale, comme le safety bike (bicyclette de sécurité). Ces modèles étaient plus stables, plus sûrs et plus accessibles à un public plus large, y compris les femmes.

Aujourd'hui, le grand-bi est surtout un objet de collection et une icône de l'histoire du cyclisme. Des passionnés organisent encore des courses et des rassemblements pour célébrer cet engin unique qui a marqué un tournant dans la mobilité individuelle.

En 1896, la préfecture de Paris délivrait une carte personnalisée autorisant à circuler en vélocipède. Au musée vous pouvez découvrir le vélocipède de la photo ainsi qu'un exemplaire original d'une autorisation de circuler, et plusieurs articles de l'ordonnance de police concernant la circulation de ces « véhicules ».

Sylvie Boutillier

Sources : Internet, musée du vélo de Hiers-Brouade

Avant / Après… La promenade

Un Outil, une Histoire… La pelle / poêle

De nos jours : « ne jetons plus, recyclons » ! Notre ami Marcel grand adepte de cet adage, nous propose de recycler une vieille poêle en pelle à ramasser les déchets. Et comme, il ne fait rien à moitié, celle-ci à un manche amovible…. Tellement plus pratique pour le rangement !

N'hésitez pas à venir la voir au musée où elle a trouvé sa place !

Sylvie Boutillier

Le saviez-vous : Le logis du ver à soie - la magnanerie

Si le ver à soie est connu depuis plus de 4 500 ans pour le fil aux incroyables propriétés qu'il produit, ce petit ver a également d'autres intérêts moins connus.
En Chine ou en Corée, les chenilles sont très appréciées comme mets culinaires et sont récupérées après avoir récolté le fil de soie de leur cocon ou peuvent être élevées expressément pour cet usage.
Plus étonnant et moins connus, des élevages de vers à soie sont désormais menés par des particuliers pour nourrir leurs nouveaux animaux de compagnie tels que reptiles et batraciens.

Dans cet article, nous allons nous concentrer sur l'histoire de la Sériciculture, et la magnanerie.
La sériciculture est l'élevage du ver à soie, qui est la chenille du papillon *Bombyx mori*. Elle englobe toutes les étapes, de la culture du mûrier à l'obtention du cocon et à la filature de la soie. L'élevage commence avec les œufs du papillon, appelés « graines ». Dans le sud de la France, la maison où l'on pratique l'élevage des vers à soie est appelée magnanerie. Autrefois répandue en France, en Italie et dans le bassin méditerranéen (Hérault, Gard, Vaucluse, Ardèche et Lozère), la sériciculture est aujourd'hui principalement réalisée en Asie, notamment en Chine et en Inde.

Notre patrimoine français :
Le charmant magnan, nom provençal du bombyx du mûrier, ou ver à soie : le mot magnan viendrait soit du verbe Maniar, manger (les vers sont très voraces), soit de l'italien, langue du lieu duquel a été importée la sériciculture en France. Originaire de Chine, cette chenille produit grâce à sa bave, un cocon composé d'un fil unique allant de 800 à 1 500 mètres de long pour faire sa transformation en papillon. Il se nourrit des feuilles des mûriers blancs capables de pousser sous le climat du Sud de la France où il a donc été acclimaté rapidement, dès le XVe siècle (avec l'aide de l'agronome Olivier De Serres). Des contraintes techniques importantes : les vers à soie muent quatre fois, mangent énormément et sont sensibles aux changements de températures.

Pour éviter le dépérissement de ces précieux insectes, des bâtiments spécifiques ont été créés afin de permettre une évacuation des déchets (excréments, restes de feuilles, anciennes peaux…), de leur fournir des supports pour faire leurs cocons et d'aérer le bâtiment. La difficulté consistait alors à évacuer l'air vicié par l'activité intense des vers sans faire chuter la température ambiante. Les magnaneries répondaient à ces besoins. Elles comprenaient généralement la culture de mûrier, l'élevage des bombyx (on parlait alors « d'éducation » des vers), les ateliers d'extraction de la soie et ceux de filage. Dans sa courte instruction populaire sur la culture des mûriers, les magnaneries et l'éducation des vers à soie (écrite en 1836) Nicolas-Anthelme Lavigne précise qu'une magnanerie bien établie se compose :

D'un petit appartement où on fait éclore les vers à soie et où on les laisse pendant leurs 5 premiers âges, on lui donne le nom d'étuve ;
D'un appartement où ils doivent passer le reste de leur vie, qu'on nomme l'atelier et qui doit être proportionné à la quantité de vers à soie qu'on veut élever ;
D'un hangar pour faire sécher les feuilles, lorsqu'on est obligé de les cueillir par temps de pluie° et d'une cave sèche et fraîche, où on puisse les conserver pendant deux à trois jours ».

La magnanerie telle que connue en France est en général un bâtiment à deux étages, avec un cellier voûté au rez-de-chaussée pour emmagasiner des feuilles de mûrier. Les étages supérieurs sont occupés par des rangées de claies d'élevage des vers à soie, tenus à bon niveau de température par des poêles à bois.

Avec ces techniques, la sériciculture française connaît une croissance exponentielle jusqu'au milieu du XIXe siècle. A cause de l'augmentation de la concurrence étrangère et des maladies provoquées par l'élevage intensif, elle subit un long déclin jusqu'à la Première Guerre Mondiale. La « gattine », la « flacherie » et la « muscardine » déciment les élevages malgré les efforts de Louis Pasteur et font perdre à Lyon son statut de place-forte de la sériciculture. Aujourd'hui, la production française de soie est faible mais existe toujours, servant en partie de support d'étude aux modifications génétiques des vers pour créer une soie aux qualités exceptionnelles. Néanmoins, les principaux piliers de la sériciculture se situent en Chine et en Inde.

Patrick Crémont
Source : Ministère de la Culture

Magnanerie du château des Roure en Ardèche (Musée)

Magnan et feuilles de murier

Le ver à soie devient papillon

Parlons patrimoine ...La léproserie

Les léproseries, souvent placées en périphérie des villes pour limiter les risques de contagion et de propagation, étaient situées à proximité d'une source d'eau pour répondre aux besoins hygiéniques et médicaux. C'était des établissements religieux où les lépreux recevaient des soins spirituels et physiques.

La léproserie d'Auterive fut créée sans doute au XIIIème siècle, au sortir de la ville, à moins de 500 mètres du castrum . (Définition du Larousse : mot latin signifiant lieu fortifié souvent employé pour désigner un emplacement des villes ou des camps romains). Elle était gérée par l'évêque de Toulouse. Mais elle était devenue trop proche de l'agglomération qui s'était accru et dont la population avait augmenté.
Lors de fouilles aux abords du Castrum, approximativement vers ce qui est aujourd'hui la place Saint-Roch, il n'a été trouvé aucunes preuves de l'implantation d'une maladrerie à cet endroit, que ce soit une trace de chapelle ou de cimetière. Dans la plupart des cas les bâtiments étaient modestes.

En 1311 la décrétale du Pape Clément V a entraîné la généralisation de la prise en charge par les laïcs, notamment la multiplication de créations municipales dans les campagnes. A cet effet, en 1346, le Roi Philipe VI de Valois donne par décret « *l'autorisation aux Seigneurs Consuls de la ville d'Auterive, sénéchaussée de Toulouse, de pouvoir déplacer le lieu de la léproserie de ladite ville pour qu'il n'arrive pas que ces lieux sains ne soient infectés par cet air vicié par la maladie de la lèpre*….. ».
Ainsi la léproserie d'Auterive devient un établissement communal placé sous la responsabilité des Consuls et gérée par eux, aux frais des habitants.

Dans le Registre d'Inquisition de Jacques Fournier, évêque de Pamiers, en 1321, la « Confession d'hérésie» de Guillaume Agasse, Clerc lépreux commandeur de la léproserie de Lestang à Pamiers fait état de l'existence de la léproserie d'Auterive en ces termes : « *Le 25 novembre 1320, de retour de Toulouse où il était parti chercher des « poisons » en compagnie de Guillaume Norman et Ferrand Espagno, s'arrêta une nuit à Auterive -canton de Haute-Garonne- à la maison de Galaube, dans la léproserie dudit lieu, Galaube étant la commandatrice de la léproserie d'Auterive.* »

Nicole RISBEC

Sources *Registres du Trésor des Chartes, inventaire analytique et index, Louis Latour, archives Médiathèque du Vernet*

Ça s'est passé en septembre…

Le 8 : Lors du Forum des associations, nous avons rencontrés un vif succès auprès de curieux qui se sont interrogés avec notamment le jeu du tonneau estaminet en bois (la grenouille) ou les plus jeunes ont pu s'amuser à ce jeu d'adresse. Mais également, cette année, les outils de la blanchisseuse étaient à l'honneur (planche, battoir, pince, lessiveuse...) ! Et enfin un rapide coup d'œil sur l'évolution du téléphone.

Les 21 et 22 : Pendant les Journées Européennes du Patrimoine, Le Musée a accueilli ses visiteurs dans son bel écrin mais également à la Manufacture royale, belle demeure du XVIIIème siècle ou vous avez pu voir deux pièces exceptionnelles : la 1ère machine à laver à manivelle de 1936, breveté ; la baratte à beure ; une forge portative utilisée lors de la construction de la tour Eiffel, ou encore sur les champs de bataille de la grande guerre pour aller ferrer au plus près les chevaux de cavalerie,
Enfin lors de ces JEP 2024, notre fréquentation de visiteurs a été hausse (+ 5%), pas moins de 102 visiteurs.

Patrick Crémont

Publication du Musée d'Auterive, Métiers et Traditions

Rue Camille Pelletan
31190 Auterive
www.musee-des-vieux-outils.org
musee.auterive31@gmail.com

Directeur de la publication : Jean-Pierre Mons, Président
Sources photographiques : La dépêche, les auteurs des articles.
Nous contacter : Jean-Pierre Mons 06 85 08 10 46
Marcel Afflard 06 38 44 26 68

NE PAS JETER SUR LA VOIE PUBLIQUE